

et ses Conditions géographiques, Carbonel, Alger, 1935; *L'Organisation de la Propriété rurale dans la Mitidja (1851-1867)*; *Conséquences sur la Vie des Indigènes*, Imprimerie Joyeux, Alger, 1949; *La Vigne en Algérie. Etude géographique*, 2 volumes, Ophrys, Gap, 1951-1954; *L'Algérie*, Arthaud, 1954; *Madagascar*, A. Colin, 1955.

Robert J. VAN EGTEN : né en 1903; études techniques et scientifiques dans différents pays et différentes écoles; jeune ingénieur auprès d'une firme américaine de télécommunications; en 1937, collaboration à une firme belge d'ingénieurs-conseils. Au cours de ces activités, à l'occasion d'études de matériel industriel classique, tentatives (souvent prématurées) d'introduire auprès de la clientèle les concepts d'automatisme et d'automation. Depuis 1949, collaboration à un groupe belge de textiles artificiels. Participation active à l'Association internationale de cybernétique; collaboration au Comité national belge d'organisation scientifique et à l'*Information Committee for Cybernetic Technology*. Publications : Avant guerre, plusieurs articles dont *La Relève par la Machine : Malthus avait-il raison ?*; plus récemment : « Cybernétique et Automation - Quelques Points de repère », dans *Rayonnes et Fibres synthétiques*; « Le Démarrage de l'Automation », dans *Actes du Premier Congrès International de Cybernétique*; « De l'Automation à la Cybernétique », dans *Revue A.I.T.C.*; « L'Effort de Modernisation du Matériel », dans *Etudes et Documents du C.N.B.O.S.*; *L'Automation - Incidences humaines - Hypothèses* (publié par l'Association Internationale de Cybernétique); « L'Automation - Où en sommes-nous ? » dans *Cybernetica*; « L'Automation, un Problème d'Organisation des Automatismes », dans *Cedora*; « L'Utilisation de Machines cybernétiques dans le Cadre de l'Automation du Textile », dans *Actes Union textile*.

Jean CAZENEUVE : né en 1915; études au Maroc et à Paris; ancien élève de l'Ecole normale supérieure; ancien pensionnaire de la Fondation Thiers; diplômé d'ethnologie; agrégé de philosophie; docteur ès lettres; maître de conférences à la Faculté de lettres d'Alexandrie, 1948-50; études à l'Université Harvard et enquêtes ethnographiques dans le Nouveau-Mexique, 1954-55; actuellement chargé de recherches au Centre national de la recherche scientifique. Principaux ouvrages : *La Psychologie du Prisonnier de Guerre*, P.U.F. (prix de la Société des gens de lettres; ouvrage couronné deux fois par l'Académie française); *Psychologie de la Jote*, P.U.F. (prix Dumarest, de l'Académie française); en collaboration avec C. Lehec : *Cabanis*, 2 vol., P.U.F.; *Les Dieux dansent à Cibola*, Gallimard; *Les Rites et la Condition humaine*, P.U.F. (ouvrage publié avec le concours du ministère de l'Education nationale); *La Philosophie médicale de Ravaïsson*, P.U.F.; collaboration à *Annales*, *L'Année sociologique*, *Bulletin signalétique du C.N.R.S.* (comme chef de la rubrique « ethnographie »), *Cahiers internationaux de sociologie*, *Revue philosophique*.

5217
NILAKANTA SASTRI
1959

DIOGÈNE

N° 28

OCTOBRE-DÉCEMBRE 1959



SOMMAIRE

JOSÉ ORTEGA Y GASSET	Difficulté du Langage	3
CHARLES KERÉNYI	Naissance et Renaissance de la Tragédie	22
K. A. NILAKANTA SASTRI	Sur les Contacts entre l'Inde et l'Occident dans l'Antiquité	47
MILIC CAPEK	Vers un Elargissement de la Notion de Causalité	75

CHRONIQUES

ALFRED MÉTRAUX	Les anciennes Civilisations de l'Amazonie	109
ROBERT CAUSSIN	Le Transfert des Fonctions de l'Homme à la Machine	125

NOTES BIO-BIBLIOGRAPHIQUES

des collaborateurs du numéro 28	143
---------------------------------	-----

du quatrième acte. La plupart des éditions et des représentations plus récentes se terminent avec cet acte. On a toujours connu le texte du cinquième acte, mais l'on n'en a retrouvé et publié la musique que depuis peu²⁰. Citer des passages de ce texte ne représenterait rien. On pourrait croire un instant que la tragédie ressuscitait en effet dans l'opéra. Dans la coulisse, Orphée est déchiré, sur la scène les Ménades triomphent et chantent; mais ce n'est pas un chant de femmes thraces ivres, c'est un chant fervent, digne de bacchantes habitées par leur dieu, et semblable au chant pieux du chœur dionysiaque qu'Euripide avait fait entendre dans sa tragédie. Elles célèbrent Bacchus, vainqueur de l'Orient, lion victorieux. Deux ans plus tard, Monteverdi supprimait cette fin, renonçant à cette ultime note dionysiaque. Dans l'édition de 1609, il fait apparaître Apollon, père du chanteur, à la place des bacchantes. Le dieu emmène son fils. L'opéra se termine avec l'ascension d'Orphée.

Le mythe a célébré la toute-puissance du chant d'Orphée que la tragédie a porté sur la scène en tant que victime des lois tragiques de la nature que subit tout être vivant. Sa libération de ces lois, l'apothéose du chanteur omnipotent, ouvrit à l'opéra un monde libre où tout devient possible; possible avec une facilité qui permettait même de « jouer » avec le tragique. C'est précisément ce qu'a choisi de faire l'époque baroque. Orphée put à nouveau être déchiré et cela dans le premier opéra joué en France, *l'Orfeo* de Luigi Rossi, 1647. Je cite la fin de l'action fantastique dans le résumé de Romain Rolland qui a consacré, dans ses *Musiciens d'autrefois* une étude particulière à cette première représentation d'un opéra à Paris :

« Bacchus et les Bacchantes déchirent le chanteur thrace. Apothéose. La constellation de la Lyre s'élève au firmament. Les chanteurs chantent la grandeur de l'amour et de la fidélité conjugale; et Jupiter, dans un air récitatif à vocalises pompeuses, tire la morale de l'histoire en un madrigal à l'adresse de la Reine. »

Charles KERÉNYI.

(Ascona.)

Traduit de l'allemand par Mme Anne-Elisabeth Leroy.

20. G. Francesco MALIPIERO : *Per canto e pianoforte*, Milan, 1950.

SUR LES CONTACTS ENTRE L'INDE ET L'OCCIDENT DANS L'ANTIQUITÉ

par

K.A. NILAKANTA SASTRI

Au cours du siècle dernier et des premières décennies du nôtre, les historiens de l'Inde ont insisté sur l'isolement de ce quasi-continent, isolement provoqué par les montagnes et les mers qui l'entourent de tous côtés et le constituent en un univers séparé. Le progrès de la recherche moderne a montré l'erreur de cette opinion. Actuellement les faits réels nous apparaissent plus clairement que jamais. Les barrières des montagnes, formidables en beaucoup de points, sont coupées par des ouvertures qui, de tout temps, ont permis un commerce considérable s'étendant par-delà les frontières au nord-ouest, au nord-est, aussi bien que sur certains points au nord. Située au centre du littoral de l'océan Indien, l'Inde avait de grandes facilités de communication par mer avec les pays de l'ouest et de l'est et nous savons maintenant que depuis un temps immémorial elle et ses voisins en ont bénéficié. La libre navigation dans l'océan Indien date déjà d'époques reculées, même préhistoriques; entre les peuples de l'Afrique, de l'Inde et de l'Indonésie ou, de façon plus générale, de la partie sud-est de l'Asie, s'est produite une série d'échanges : migrations, commerce et culture. Dès le début, l'Asie occidentale et les pays avoisinants du Levant prirent également part à ce commerce de marchandises et d'idées entre l'Inde et le monde. La présente étude se

propose de retracer brièvement l'histoire des contacts entre l'Inde et les pays occidentaux dans l'antiquité, à peu près jusqu'au moment où l'apparition et la diffusion de l'Islam et son établissement dans l'Inde introduisent une nouvelle ère.

L'archéologie nous apprend que l'aurore de la civilisation survint d'abord en Mésopotamie, vers 4 000 avant J.-C. et que, à peu près mille ans plus tard, l'Égypte et la vallée de l'Indus se développèrent selon des tendances similaires. Ces civilisations ainsi que celle de Minos présentent tant de ressemblances que Sir John Marshall fut amené à postuler une commune parenté entre toutes les quatre : une culture afrasienne chaléolithique. Chacune en aurait été une expression adaptée aux conditions locales.

Il est utile de rappeler que des historiens de l'art (A. K. Coomaraswami, Parmentier, etc.) ont été frappés par des formes et des motifs architecturaux (par exemple des dragons et des serpents enlacés sur des pierres, des vases, des manches de couteau, ou encore le cerf à quatre corps et une seule tête) communs à un territoire très vaste s'étendant de la Méditerranée à la Chine et à l'Indonésie; par conséquent, ils se sont sentis tenus de se rallier à l'hypothèse que Marshall a proposée. La civilisation de la vallée de l'Indus se place peut-être au premier rang du fait de son immense extension d'origine et de son influence ininterrompue sur les civilisations hindoues suivantes. « La civilisation de l'Indus, dit le professeur Gordon Childe, représente l'adaptation parfaite de la vie humaine à un environnement particulier qui n'a pu résulter que du patient effort de longues années. Et elle s'est maintenue; elle est déjà d'un caractère spécifiquement hindou et constitue la base de la civilisation moderne de l'Inde¹. » Les rapports entre la civilisation de l'Indus et les pays de l'Inde occidentale semblent avoir été constants et d'une grande importance culturelle. Les villes du Sumer et celles des bords du Nil et de l'Indus étaient liées par le commerce; les produits spécialisés d'industries urbaines se vendaient réciproquement dans les bazars. Dans certaines villes mésopotamiennes on a découvert des sceaux, des éléments de colliers et même des récipients isolés qui

n'étaient pas sumériens mais appartenaient aux villes contemporaines du Sindh et du Pendjab, éloignées de 1 000 milles. Nous pouvons nous représenter des caravanes qui traversaient régulièrement les montagnes et les déserts de l'Iran, des flottilles longeant la côte du golfe Arabique et des colonies de marchands de l'Indus installés à Our, Kish et Babylone. Citons encore le professeur Childe : « Cependant ce genre de commerce en Orient n'est pas et n'a jamais pu être un simple transport de lots de marchandises d'un lieu à l'autre. Arrivés au but ou stationnant en route, les caravanes et les bateaux marchands ont dû faire des haltes prolongées. Des représentants — probablement des colons en provenance du pays exportateur — recevaient sans doute les marchandises et organisaient le chargement du retour, tout en divertissant les voyageurs. A l'exemple des colonies britanniques permanentes à Oporto, Istanbul et Shanghai nous pouvons en imaginer constituées de marchands indiens qui s'étaient installés à Our et à Kish. Dans ces conditions le commerce devient un véritable moyen de relations réciproques, un canal qui permet de diffuser les idées sur une échelle internationale. »² Nous ne sommes pas en mesure de déterminer la nature et la portée des idées de cette époque et pour être éclairés à ce sujet il nous faut attendre l'interprétation des inscriptions des sceaux de l'Indus. Nous savons cependant que le commerce effectué à travers le golfe Persique et peut-être la mer Rouge, entre l'embouchure de l'Indus et l'Asie occidentale, a continué jusqu'à l'époque bouddhique. Hiram, roi de Tyr, importait « de l'ivoire, de grands singes et des paons » pour décorer les palais et le temple du roi Salomon (vers 975 avant J.-C.)³. Des singes, des éléphants de l'Inde et des chameaux bactriens sont représentés sur l'obélisque de Shalmaneser III (860 avant J.-C.) et le Baveru Jataka fait mention de mar-

2. *Man Makes Himself*, Watts, 'Thinkers' library N° 47, 1941, pp. 149-50. Stuart Piggot semble fortement sous-estimer le rôle de la civilisation de l'Indus en appliquant à son histoire entière des traits qui n'appartiennent qu'à sa décadence vers 1500 avant J.-C., *Some Ancient Cities of India*, O.U.P., 1945, pp. 16-17. TOYNBEE : *A Study of History* : I, 107-8, et LANGDON : *JRAS.*, 1941, p. 593, ont souligné l'affinité extraordinaire entre les civilisations du Sumer et de la vallée de l'Indus, admettant leur parenté étroite ou même leur identité.

3. *Livre des Rois*, I, 10-22.

1. *New Light on the Most Ancient East*, 1934, p. 220.

chands hindous. H. G. Rawlinson ⁴ dit : « On a considéré que le terme *Sindhu* trouvé dans la bibliothèque d'Assurbanipal (668-626 avant J.-C.) est employé dans le sens de coton indien et qu'il est beaucoup plus ancien, car en réalité il appartient à la langue akkadienne où il est exprimé par des idéogrammes signifiant *tissu végétal*. » On sait qu'Assurbanipal était un grand cultivateur et qu'il envoyait chercher des plantes en Inde, parmi lesquelles des « arbres portant de la laine » comme les appelait Hérodote. Après la chute d'Assyrie en 606 avant J.-C., Babylone se développa en un marché surpeuplé, lieu de rencontre de toutes les races : Iraniens, Juifs, Phéniciens, Indiens et autres, tous venus pour vendre leurs marchandises. Il est clair que les termes grecs pour éléphant et étain (*kassiteros*) proviennent de l'Inde et ont pour origine le sanscrit (*ibha-danta* et *kastira*).

L'époque du *Rig-Véda*, au deuxième millénaire avant J.-C., est la seconde étape de la civilisation indienne. Les ressemblances entre les langues et la mythologie, les religions, les traditions et les institutions sociales des Indiens et des Iraniens d'une part et celles des Grecs, Romains, Celtes, Germains et Slaves d'autre part sont trop connues pour avoir besoin d'être exposées ici. Toutefois indiquons les preuves découvertes pour l'Asie occidentale. Des rois hittites ont porté des noms aryens; et des inscriptions de Boghaz Keui et d'autres lieux en Asie Mineure, datant d'environ le début du xiv^e siècle avant J.-C., portent les noms de Mitra, Varuna, Indra et Nāsatyas, ainsi que quelques chiffres et autres mots qui apparaissent non pas sous leur forme iranienne future mais sous l'ancienne forme indienne. Ceux-ci sont considérés comme des documents de peuples aryens qui ne s'étaient pas encore divisés en Iraniens et Indiens⁵; même si cette opinion est juste — et pour une grande part elle est considérée comme telle — ces documents n'ont pas beaucoup de valeur pour l'étude des rapports entre l'Inde et les pays occidentaux. Jacobi cependant formule une autre opinion, fortement soutenue par Sten Konow⁶. Il pense que l'Indra des Mitani était le dieu hindou bien

connu et non pas une divinité aryenne de l'époque pré-hindoue; par conséquent nous devons présumer qu'au milieu du deuxième millénaire la civilisation indienne s'était étendue jusqu'en Mésopotamie et au-delà, ce qui renvoie ses débuts à une date beaucoup plus reculée. L'intervalle était peut-être long, car dans le traité de Mitani on en appelle manifestement aux Asvins pour protéger le mariage de la fille de Subbilituma avec Matnuaza, roi de Mitani; autrement dit, il faut considérer comme existant, déjà avant la date du traité précité, le volume du *Rig-Véda* avec l'hymne matrimonial dans la dixième *mandala*.

Même dans une étude de ces tout premiers contacts nous ne devons pas limiter notre attention au nord-ouest et au nord de l'Inde mais tenir compte du sud également. Très justement J. Kennedy a signalé⁷ que « le riz, les paons, le bois de santal, et tout article inconnu que nous trouvons importé à Babylone par la voie maritime avant le v^e siècle avant J.-C. portaient une dénomination non pas en langue sanscrite mais dravidienne ». Au vi^e siècle, des marchands de l'ouest « introduisirent en Chine méridionale un système de monnaies à inscriptions fondé sur un modèle babylonien »; or un commerce maritime entre Babylone et la Chine doit forcément inclure l'Inde méridionale. Une poutre en cèdre indien découverte dans le palais de Nabuchodonosor (604-562 avant J.-C.), les morceaux de teck trouvés au temple du dieu de la Lune à Our à des niveaux appartenant à peu près à la même époque ou à une autre un peu plus récente fournissent d'autres preuves du rôle que jouait dans ces échanges l'Inde méridionale. Des faits de ce genre devraient attirer davantage l'attention de la génération actuelle d'archéologues de l'Inde qui, comme Sir R. E. M. Wheeler, donnent une importance trop grande au témoignage de fouilles faites à Brahmagiri, Arikamedu et d'autres lieux et situent les débuts de la civilisation dravidienne historique à l'époque Maurya ou à peine plus tôt.

Le commerce préhistorique par voie de terre, entre l'Inde et les pays occidentaux, n'a pu s'arrêter à aucun moment et la grandeur de l'empire persan des Achéménides au vi^e siècle avant J.-C. attira les Grecs de l'ouest

4. *Intercourse between India and the Western World*, Cambridge, 1926, p. 2.

5. *Cambridge Ancient History*, I, 13.

6. *The Aryan Gods of the Mitani People* (Krishna), p. 39.

7. *The Early Commerce of Babylon with India*, JRAS., 1898.

grâce aux routes bien construites qui existaient dans l'empire entier. Les rapports entre les Grecs ioniens d'Asie Mineure et les pays orientaux étaient si nombreux et d'une telle variété que fréquentes ont dû être les occasions d'échange d'idées entre les Grecs et les Indiens qui vivaient alors en Perse. « A aucun moment les moyens de communications par voie de terre n'étaient plus accessibles, ni les conditions plus favorables pour l'échange d'idées entre l'Inde et l'Occident. » Des troupes indiennes prirent part à l'invasion de la Grèce en 480 avant J.-C. et des fonctionnaires et marchands grecs servaient dans diverses parties de l'empire, y compris l'Inde. Filliozat⁸ note : « A l'époque achéménide, la vallée de l'Indus, conquise par Darius, demeura pendant deux siècles attachée à l'empire iranien et soumise aux mêmes statuts que l'Égypte, la Syrie, l'Asie Mineure et la Mésopotamie et elle entretenait un commerce très développé avec ces pays. Cependant le centre de la civilisation indienne à cette époque était la vallée du Gange où florissait, dépassant tous les autres, le royaume oriental de Magadha. Après avoir traversé l'empire persan, Alexandre envahit rapidement les anciennes satrapies indiennes. Il ne put aller au-delà. Loin d'être une conquête, la prise de ces territoires permit plutôt à la civilisation indienne de se réapproprier ces régions après une courte période. conséquence que les Achéménides avaient su éviter. »

L'importance grandissante de l'empire achéménide coïncide avec la fin d'une période d'intense spéculation religieuse et philosophique en Inde, la période des *Upanichads*, deuxième grande époque dans l'histoire de la civilisation de l'Inde après celle du Rig-Véda. On peut présumer que cette époque a duré de 900 à 600 avant J.-C. Radhakrishnan résume ses caractéristiques comme suit : « Pour la première fois dans l'histoire des idées, les *Upanichads* indiquent une vue religieuse dont voici les éléments intégraux : la suprématie de l'esprit absolu; la réalité de la conscience mystique; la distinction entre l'intellect contemplant rationnellement l'intelligible et l'intellect transporté par enthousiasme et élevé au-dessus de

8. « Les échanges entre l'Inde et l'Empire romain aux premiers siècles de l'ère chrétienne », *Revue historique*, janv.-mars 1949; traduit en anglais par Sourindranath Roy, M. A., *Journal of Indian History*, XVIII.

lui-même; la connaissance supérieure et inférieure; la *via negativa* en tant que voie d'accès à la conscience mystique; l'incomplétude de l'univers pluraliste avec ses existants indépendants, vivants ou conscients; l'insistance sur une discipline ascétique; les réincarnations successives selon la loi du Karma jusqu'à la réalisation de la destinée de l'homme, ce qui signifie délivrance ou libération. » Il ajoute : « Cette conception religieuse semble avoir influencé la pensée occidentale depuis des temps très anciens. »⁹

L'ère des *Upanichads* en Inde eut également de l'importance pour l'histoire des idées en Grèce. Elle témoigne d'une révolte contre le polythéisme traditionnel reflétée dans Homère et contre le développement de la spéculation philosophique. Les analogies entre les philosophes hindoue et grecque sont si fréquentes qu'il convient d'admettre l'existence de certains rapports historiques entre elles; l'hypothèse contraire, selon laquelle les Grecs et les Indiens seraient parvenus, indépendamment les uns des autres, à des conclusions similaires, ne s'impose pas par sa vraisemblance. Thalès (vers 640-550), père de la philosophie grecque, concevait tout comme issu de l'eau; cela rappelle le mythe védique selon lequel les eaux furent créées d'abord et l'univers entier se développa à partir d'elles. Un peu plus tard, l'école éléatique, Xénophon, Parménide et Zénon, enseignèrent des idées très semblables à celles des *Upanichads*, à savoir que Dieu et l'univers sont indivisibles, éternels et inaltérables; que la réalité dépend de ce seul être universel, incréé, indestructible et omniprésent; que tout ce qui est multiple et variable n'est pas réel; et que penser et être sont identiques. D'aucuns voient même dans le style de la présentation une conformité remarquable. Par exemple, Garbe note qu'aussi bien dans les *Upanichads* que chez Parménide, « on trouve un mode d'expression élevé et vigoureux et que des vers y sont employés à cet effet »¹⁰. Ce même savant, tout en désapprouvant sur cette question des points de vue outranciers et dogmatiques, est nettement d'avis que dans le cas particulier la Grèce était débitrice de l'Inde. Il dit encore :

« Il faut indubitablement admettre la *possibilité histo-*

9. *Eastern Religions and Western Thought*, Oxford, 1939, p. 133.

10. *The Philosophy of Ancient India*, Chicago, 1899, pp. 32-33.

rique du monde grec comme influencée par l'entremise de la Perse et en même temps la possibilité d'un transfert d'Inde en Grèce des idées citées plus haut¹¹. » De même, Shufeld a écrit¹² : « Il semble de plus en plus probable que l'Inde, en tout cas du point de vue historique, ait été le lieu de naissance de nos conceptions de la religion contemplative et d'une philosophie plus haute. » Il y a aussi des analogies frappantes entre l'enseignement de Sankhya et les conceptions d'Héracrite, d'Empédocle et d'Anaxagore qu'il est inutile d'exposer ici dans tous leurs détails¹³. De plus, le logos était pour Héracrite la loi éternelle du cours du monde. Dans le *Rig-Véda* (X. 125), *vak* (substantif féminin signifiant voix, langage, mot) apparaît déjà en tant que force active et prend dans les Brâhmanas une signification plus proche de celle du logos au début de l'Evangile de saint Jean; car *vak* est considéré comme complètement de *Prajâpati*, le créateur, uni auquel et par lequel il accomplit sa vocation. La doctrine du logos fut empruntée à Héracrite par les stoiciens et par Philon et constitua plus tard la base du néoplatonisme¹³.

C'est en nous tournant vers le culte des mystères et l'enseignement de Pythagore et de Platon, que nous trouvons la preuve la plus évidente de la dette de la Grèce envers l'Inde et une rupture presque décisive avec les tendances générales du rationalisme grec. Orphée, connu comme Thrace, devint le prophète d'une secte religieuse qui suivait un code de règles de vie et un système de rites purificateurs et expiatoires. Dionysos est le dieu du culte et de la foi en l'immortalité de l'âme, trait essentiel de la religion orphique. Il n'existe pas d'abîme infranchissable entre Dieu et l'âme; le but de la discipline et de la religion orphiques est d'aider les hauts éléments divins dans l'homme à se libérer des bas éléments non divins. Le chemin qui conduit à cette libération est long et l'âme transmigre de corps en corps en un perpétuel voyage à travers le grand cercle de la nécessité. La roue de la naissance continue à tourner jusqu'au moment où l'âme lui échappe en atteignant à la libération. L'orphisme transcende les

limites des liens du sang et prétend que tous les hommes sont frères. Il ne tient guère compte des vertus civiques qui caractérisent la morale grecque. Toute vie est une et avec sa lyre Orphée répandait l'harmonie dans le monde animal et adoucissait le cœur des hommes. La religion orphique se distinguait fort du culte anthropomorphique de la Grèce d'Homère. Ses adeptes étaient groupés en des communautés fondées sur une adhésion et une initiation volontaires. Dans la cosmogonie de l'orphisme, l'œuf cosmique joue un rôle aussi important que dans la cosmogonie indienne. « Ceux qui sont familiarisés avec les hymnes védiques de la création, dit Radhakrishnan¹⁴, remarqueront que les adeptes de l'orphisme ont adopté les conceptions de la nuit et du chaos et de la naissance de l'amour ainsi que celle de l'œuf cosmique. » Dans son étude sur les vers orphiques gravés sur un certain nombre de minces plaquettes en or provenant de Thourioi et de Petelia, les plus anciens documents sur l'orphisme dont nous disposons et qui « appartiennent à une époque où l'orphisme était une croyance vivante », le professeur Burnet écrit¹⁵ : « Ce qu'on peut en tirer sur cette doctrine ressemble de manière frappante aux croyances prédominantes en Inde environ à la même époque, bien qu'un contact effectif entre l'Inde et la Grèce semble impossible à ce moment. » La première partie de cette remarque qui admet une ressemblance frappante est recevable; quant à la seconde partie, elle est contestable en deux points : d'abord ces croyances prédominaient en Inde non seulement « environ à la même époque » que la date des plaquettes en or, mais bien des siècles auparavant; ensuite il est aujourd'hui erroné de vouloir nier la possibilité et même la probabilité d'un contact entre l'Inde et la Grèce à cette époque. Le commentaire de Radhakrishnan sur les remarques du professeur Burnet résout la question : « Les croyances adoptées en commun par les deux pays se réfèrent à la réincarnation, à l'immortalité et au caractère divin de l'âme, à l'emprisonnement de l'âme dans le corps et à une libération possible par la purification. Si l'on y ajoute les métaphores telles que la roue de vie et l'œuf universel, l'éventualité d'une coïncidence fortuite n'est pas très vraisemblable. » Il ajoute dans une note :

11. *Ibid.*, p. 38.

12. *Mysticism and Catholicism*, 1925, p. 31, cité par Radhakrishnan.

13. Cf. GANER, pp. 33-37; 53-55.

14. *Op. cit.*, p. 138.

15. *Early Greek Philosophy*, 1908, p. 88.

« Il existe des ressemblances frappantes pour ce qui est du transfert au ciel. Dans le *Rig-Véda* le ciel est le pays de l'âme auquel elle revient purifiée après la mort (X. 14.8); avant d'arriver au ciel il lui faut traverser un fleuve (X. 63.10) et passer devant les chiens vigilants de Yama, les chiens tachetés de Sarama (X. 14-10). »

Etroitement apparenté à l'orphisme, le culte d'Eleusis utilisait les hymnes orphiques et était essentiellement magique plutôt qu'éthique. A condition que le rite soit correctement exécuté, la grande déesse protège celui qui l'exécute, maintenant et pour toujours — doctrine qui, à la base, ressemble au sacrifice védique. Le fondement théorique est le même que celui de l'orphisme. La divinité habite l'homme, enveloppée d'obscurité; l'initiation au culte, considérée comme une seconde naissance, et l'exécution correcte du rite assurent la récupération de notre véritable moi. A la fin de l'initiation, l'initié doit aller en paix, ce qui rappelle le refrain des *Upanichads* : *Santih, santih, santih*. Aristote a noté : « Les initiés ne sont pas censés apprendre quelque chose, mais être affectés d'une certaine manière et mis dans un certain état d'esprit. » Tous ceux qui ont pris part aux cérémonies n'en ont pas bénéficié dans la même mesure ou n'ont pas compris la pleine signification de ce qu'ils voyaient et entendaient. Mais ces cultes mystiques furent favorisés par les tragiques grecs et jouirent d'une grande popularité avant d'être supprimés par des empereurs chrétiens.

La doctrine orphique fut reprise par Pythagore de Samos, homme de génie, qui alla s'installer à Crotone en Italie où il trouva bon accueil. Les Grecs eux-mêmes ont considéré sa doctrine comme étrangère, ce qui est une preuve de l'influence qu'exerçaient sur lui la philosophie et la science de l'Inde. Depuis que Sir William Jones fit remarquer les analogies entre le système de Samkhya et la philosophie pythagoricienne et que Colebrooke les a soulignées, les savants modernes ont accepté cette opinion à l'unanimité comme un fait indéniable. Pythagore enseigna dans la deuxième moitié du *vi*^e siècle et regardait Orphée comme son maître. L'univers, pour lui, est non seulement un ordre de proportions mais encore une *harmonia*, un accord musical. Il prescrivait un mode de vie ascétique où l'abstention de la viande était une des règles essentielles. Il croyait à la réincarnation et certains récits

attestent sa propre capacité de se souvenir de ses naissances antérieures et de reconnaître celles d'autrui. De même, il croyait à la purification de l'âme par des naissances successives de plus en plus élevées. Platon affirme que le mode de vie pythagoricien était encore connu à son époque. L'ordre pythagoricien était une confrérie religieuse recrutée par voie d'initiation volontaire. Dans le *Phédon*, Platon se réfère à la doctrine pythagoricienne qui enseigne que les hommes sont des étrangers dans le monde, que le corps est le tombeau de l'âme mais que s'en échapper par le suicide est une faute. La contemplation est considérée comme le but de l'homme car elle conduit à la purification de l'âme et à la fin des incarnations. Pythagore croyait avec les *Upanichads* que la différence entre les êtres humains et ceux d'une autre espèce n'est pas absolue et que toutes les âmes sont de la même espèce. Selon son biographe Jamblique, Pythagore considérait le soleil et la lune comme les îles des bienheureux; dans les *Upanichads*, la lune est la demeure des esprits. Jamblique écrit aussi que Pythagore faisait de longs voyages, étudiant entre autres l'enseignement des brahmanes. De plus, en tant que mathématicien, il exprimait ses idées cosmogoniques en formules mathématiques. Il était « une rare combinaison de haute puissance intellectuelle et de profonde pénétration spirituelle » (Radhakrishnan). Plus tard, ses disciples se divisèrent en deux écoles, dont une rationaliste et l'autre religieuse. Une influence directe exercée par l'Inde sur la pensée de Pythagore a été généralement reconnue comme une hypothèse tout à fait vraisemblable et indispensable. Ainsi Gomperz écrit¹⁶ : « Il n'est pas exagéré d'admettre que le Grec curieux, contemporain de Bouddha et peut-être aussi de Zoroastre, ait acquis dans cette ère de fermentation intellectuelle des connaissances plus ou moins exactes de l'Orient par l'intermédiaire de la Perse. » Et dans son commentaire de l'hypothèse d'Hérodote, selon laquelle Pythagore aurait emprunté aux Egyptiens sa doctrine de la réincarnation, le professeur H. G. Rawlinson¹⁷ dit : « Il est vraisemblable que Pythagore a subi l'influence de l'Inde plutôt que celle de l'Egypte. Presque toutes les théories religieuses, philosophiques et mathématiques

16. *Greek Thinkers*, I, p. 117, cité par Radhakrishnan.

17. *Legacy of India*, 1937, p. 5.

enseignées par les pythagoriciens étaient connues en Inde au VI^e siècle av. J.-C.; et comme les djains et les bouddhistes, les pythagoriciens s'interdisaient de détruire la vie et de manger de la viande et considéraient comme tabou certains légumes, par exemple les haricots. » Rawlinson ajoute : « Il semble aussi que le théorème du carré de l'hypoténuse, dit pythagoricien, était déjà connu en Inde au début de l'époque védique, donc longtemps avant Pythagore » (*sulbasûtras*). Beaucoup de savants adoptent le même point de vue bien que A. B. Keith s'en sépare et le critique sévèrement¹⁸.

La tradition mystique continue avec Socrate (470-399 avant J.-C.) et trouve sa pleine expression chez Platon (427-347). Socrate était le grand défenseur de la maîtrise rationnelle de soi, mais il était en même temps profondément religieux. Eusèbe (315 de notre ère) nous a conservé une tradition attribuée à Aristoxène qui écrivit (vers 330 avant J.-C.) sur les harmonies et selon lequel quelques savants indiens auraient effectivement rendu visite à Socrate à Athènes. Ceux-ci lui auraient demandé de leur expliquer le but de sa philosophie. Socrate ayant répondu : « l'examen des choses humaines », l'un des Indiens aurait éclaté de rire et demandé : « Comment un homme pourrait-il comprendre les choses humaines avant les divines ? » Rawlinson¹⁹ constate très justement : « Si nous devons croire Eusèbe, il nous faut réviser bien des notions préconçues sur les anciens rapports entre les deux pays. » Un examen attentif de ces indications isolées, même vagues et légendaires telles qu'elles le sont parfois, semble aboutir à la conclusion qu'il ne faut en aucun cas négliger la contribution que l'Inde lointaine a apportée à la pensée grecque, même dans ces temps reculés.

Les échos de la pensée des *Upanichads* dans les dialogues de Platon sont trop nombreux pour être exposés en détail ici; le lecteur curieux peut cependant s'en faire une idée d'après des passages de *Eastern Religions and Western Thought* (pp. 144-148) de Radhakrishnan. Remarquons que la légende orphique (dont nous avons déjà brièvement parlé) d'un univers formé dans le corps de Zeus une fois qu'il eut avalé Phánès, fruit du grand « Œuf

18. *JHAS.*, 1909, pp. 569 sq.

19. *Indian Art and Letters*, X, 1936, pp. 57-58. Aristoxène est justifié par un fragment d'Aristote, *Radhakrishnan*, op. cit. p. 151 et n.

cosmique » qui contient le germe de toutes choses, est trop proche de l'histoire indienne de la création pour que la similitude soit accidentelle. Rappelons la théorie hindoue des *varnas* et la division en gardiens, guerriers et artisans dans la politique idéale de la *République* de Platon. L'histoire que Socrate raconte sur l'origine divine de ces classes pour perpétuer le système de l'Etat — « sans quoi l'Etat périra certainement » — est évidemment très proche du mythe védique sur l'origine des quatre castes trouvées dans le *Purusha-Sûkta* du *Rig-Véda*. Le contraste entre l'esprit grec en général et la ligne de pensée de Platon a souvent été remarqué par des savants réputés. Sir Richard Livingstone a constaté : « Platon est le représentant le plus éminent des hérétiques. » Et encore Stutfield, plus clairement : « L'esprit de Platon portait une forte charge de mysticisme orphique qui devait essentiellement de sources asiatiques. L'Inde, depuis toujours le pays de la dévotion mystique, y contribua probablement le plus largement. »²⁰

Alexandre, avant de se lancer dans son aventure en Inde, avait peut-être une vague conception de la pensée et des hommes religieux de ce pays. Pendant qu'il était à Taxile, il envoya Onésécrite, disciple de Diogène, chez les sages qui vivaient dans une forêt voisine. Onésécrite parvint à persuader un ascète nommé Kalanos (Kalyāna ?) de se joindre à l'entourage d'Alexandre. Pyrrhon, qui de se joindre à l'entourage d'Alexandre en Inde, acquit la connaissance accompagnait Alexandre en Inde, acquit la connaissance de la pensée indienne et c'est à lui que remonte l'analogie entre les images de la corde et du serpent, célèbres dans la philosophie indienne, qui se trouvent dans Sextus Empiricus et nulle part ailleurs dans les littératures grecque et latine. Pyrrhon fut le fondateur du système sceptique²¹. Alexandre était en effet accompagné de plusieurs savants et hommes d'action qui, malgré leurs préoccupations militaires dans un pays ennemi, parvinrent à réunir des connaissances considérables sur les peuples de l'Inde, sur leurs coutumes, leurs industries, etc. Leurs écrits, pendant longtemps, laissèrent loin derrière eux les connaissances que les Européens possédaient de l'Orient. Plus considé-

20. Tous ceux cités par Radhakrishnan, op. cit., pp. 148-149, n. 1.

21. S. J. WARRREN : « *Het Siang en Truu* — Voorbeeld bij Sextus Empiricus en in Inde ». *Verst. en. Med. der Kon. Akad. van Wetenschappen*, Amsterdam, IV. IX, pp. 230-244.

nable encore, à cet égard, fut l'importance des ambassadeurs des rois hellènes qui succédèrent à Alexandre et maintinrent des relations amicales avec les grands empereurs mauryens de l'Inde. Mégasthène est l'un des plus connus de ces ambassadeurs et l'étude attentive des fragments qui ont survécu de ses écrits sur l'Inde a donné des résultats remarquables. Si Alexandre avait atteint un âge normal, son rêve d'un mariage entre l'Europe et l'Asie — rêve auquel il donna une expression concrète par son propre mariage avec Roxane, princesse sogdienne, et par le mariage avec des femmes asiatiques de centaines de ses officiers supérieurs et de milliers de ses suivants plus modestes — aurait pu aboutir à des résultats concrets par le développement d'une culture eurasiennne. Même sans cela, l'ancien isolement de l'Etat-cité, avec son loyalisme étroit, commençait à céder devant la naissance d'idées universelles sur la place de l'individu dans la société et sur une fraternité entre les hommes, sans distinction de Grecs et de barbares. Zénon, fondateur du stoïcisme, ébaucha la vision d'un monde ressemblant à une grande cité unique obéissant à une loi divine unique; rappelons dans ce contexte que l'idée d'une loi universelle et d'un empire mondial gouverné par un *chakravarti-sāvabhāuma* avait été chère à l'Inde au moins depuis l'époque védique tardive (*Aitareya Brāhmaṇa*) et, dans l'histoire réelle, l'empire mauryen fut tout près de satisfaire l'aspiration légendaire de l'Inde à un *Bhāratavarsha* uni.

L'empereur mauryen Asoka fit tout ce qu'il put pour répandre l'évangile de Bouddha dans le monde. Au milieu du III^e siècle, un conseil fut tenu à Pataliputra qui décida d'envoyer des missionnaires dans le monde entier afin de prêcher le nouvel enseignement. A en juger par les propres édités d'Asoka, ces missions furent sans doute bien reçues dans les cinq Etats helléniques : Syrie, Egypte, Macédoine, Cyrénaïque et Epire, où elles surent certainement attirer l'attention sur les idées qu'elles proposaient. On a trouvé en Egypte quelques pierres portant les symboles bouddhiques de la roue et du trident et à Memphis quelques figurines moulées vers 200 avant J.-C.; Petrie a considéré ceci comme la preuve de l'existence d'une colonie indienne à Memphis à cette époque; en effet, cette colonie semble avoir existé de façon plus ou moins continue environ

depuis le V^e siècle avant J.-C., comme Petrie l'a lui-même pensé à la lumière d'autres preuves encore. Il ajoute : « Il n'y a pas d'obstacle à considérer l'Inde comme la source de l'idéal ascétique, totalement nouveau pour l'Occident. »²²

Les ambassades des Etats helléniques, dont il a été brièvement parlé plus haut, étaient certainement un autre élément stimulant pour l'échange des idées.

D'une façon ou d'une autre, des idées et des légendes indiennes semblent avoir été bien connues dans les milieux où sont nés les récits des Evangiles. Les *Manuscripts de la mer Morte* découverts en 1947, qui n'ont été examinés qu'en partie et dont l'étude promet d'occuper les savants pendant de longues années à venir, semblent montrer déjà que de nombreux enseignements du Christ et quelquefois ses paroles elles-mêmes étaient connus au moins cinquante ans avant sa naissance²³.

Venue s'installer à Khirbet-Qunran sur la côte nord de la mer Morte, entre 100 avant J.-C. et 70 après J.-C., la « Communauté » ou « Nouvelle Alliance », d'où proviennent les nombreux rouleaux en question, était très probablement formée d'Esséniens ou d'une secte apparentée et qui vivait dans la même région. La connaissance des doctrines et des rites des adeptes nous permet de mieux comprendre le judaïsme pendant la période romaine. « L'arbre, dont l'Ancien Testament était le tronc, avait alors de nombreuses branches qui par la suite furent élaguées ou se desséchèrent. » L'enseignement du Christ apparaît de plus en plus comme un mélange de concepts empruntés tant au judaïsme qu'à l'Orient, notamment, sous une forme ou une autre, au bouddhisme. Même le judaïsme plus ancien n'était pas entièrement dépourvu d'influences indiennes ou, plus généralement, orientales. Le *Livre d'Enoch*, remarquable ouvrage hébreux du premier siècle avant J.-C., est plein de spéculations non judaïques qui anticipent quelques-uns des traits centraux

22. Pierres avec des symboles bouddhistes, *JRAS.*, 1898, p. 876; Petrie sur la colonie hindoue à Memphis, *Mon.*, VIII, 1908, n° 71; *Memphis*, 1908, ch. VII, ainsi que *Egypt and Israel*, 1923, p. 134, cité par RADHAKRISHNAN, p. 150.

23. MILLER BURNOWS : *The Dead Sea Scrolls*, New York 1957. Cf. KINGLEY MARTIN : « *New Light on Old Testament* », *Hindu*, 11 déc. 1955. Voir également l'étude d'André DUPONT-SOMMER : « Les problèmes des manuscrits de la mer Morte », dans *Diogenes*, 22, pp. 89-118.

de la prise de conscience de Jésus. R. Otto, qui en étudie les analogies avec la pensée orientale, a trouvé leur source dans le *kaushiki Upanishad*²⁴.

Les Esséniens et d'autres sectes alliées sont imprégnés d'esprit bouddhique. Bien que Juifs de naissance, les Esséniens renonçaient au mariage, observaient quant aux biens matériels une sorte de communisme et refusaient le culte dans le temple et les sacrifices animaux. Ils étaient strictement végétariens et ne buvaient pas de vin. Ils s'abstenaient du commerce, ne possédaient pas d'esclaves et ne fabriquaient pas d'armes de guerre. L'admission dans leur secte exigeait une initiation minutieuse et des serments solennels. Saint Jean-Baptiste était un Essénien et en insistant sur le baptême, il se référait à un usage essénien. Jésus fut fortement influencé par leurs principes mais, malgré ce que croient certains, il n'a, à aucune période, appartenu à cette secte. L'idée de la non-résistance au mal qu'il souligne avec tant d'insistance pourrait être due aux Esséniens. Même dans la conception essentielle du royaume du ciel, deux éléments ont été identifiés : d'une part une conception messianique appartenant à la tradition palésinienne, d'autre part une conception mystique qui découle de la description de la libération dans les *Upanichads*. « Quoique l'enseignement de Jésus soit du point de vue historique une continuation du judaïsme, il ne s'est pas développé à partir de lui dans ses points essentiels » (Radhakrishnan)²⁵; une grande part de son enseignement est empruntée à l'Orient.

En fait, l'histoire de l'Evangile tout entière présente une ressemblance frappante avec la vie et l'enseignement du Bouddha Gautama. En ce qui concerne la vie, notons surtout la conception et la naissance miraculeuse du Bouddha; l'étoile au-dessus de son lieu de naissance; la prophétie du vieil Asita, le Siméon bouddhiste; la tentation de Mâra; les douze disciples avec Ananda. « Le disciple aimé »; les miracles qu'en même temps le Bouddha désapprouve en tant que preuves. « Bien plus frappantes encore, constate Rawlinson, sont les similitudes entre les paraboles et les miracles bouddhistes et chrétiens. » Le numéro 190 du Jātaka mentionne un disciple du Bouddha

24. RADHAKRISHNAN, *op. cit.*, pp. 160-161.

25. *Op. cit.*, p. 176. Le passage entier dont cette citation est tirée tend à démontrer cette conclusion en détail et doit être lu.

qui marchait sur l'eau tant qu'il croyait en lui, mais sombrait dès que sa foi diminuait. Comme Max Müller l'a souligné, marcher sur l'eau n'est pas un fait singulier, mais s'y maintenir au moyen de la foi et sombrer lorsqu'elle s'évanouit ne peut être expliqué que par quelque contact historique et les Jātakas sont plus anciens de plusieurs centaines que les Évangiles. Dans un autre Jātaka (78), le Bouddha nourrit ses cinq cents frères avec un seul gâteau qui avait été posé dans sa sèble de mendiant et il en reste encore tant qu'il faut en jeter. La ressemblance entre les cérémonies catholiques et bouddhiques est également très remarquable. Sir Charles Eliot note²⁶ : « Après avoir admis la possibilité de causes semblables et de coïncidences, il est pourtant difficile de croire qu'un ensemble de rites tels que le célibat cléricel, la confession, la vénération des reliques, l'emploi du rosaire et de cloches ait pu naître indépendamment dans les deux religions. » Le bouddhisme était une religion depuis longtemps établie avec sa propre tradition et ses institutions lorsque le christianisme était encore en pleine formation.

En Inde, l'époque mauryenne de grandeur et de civilisation unifiée fut suivie par une autre qui apporta des troubles et des invasions étrangères. D'abord les Grecs de la Bactriane envahirent le nord-ouest et créèrent plusieurs colonies et principautés indo-grecques. Ensuite, il y eut des vagues successives de peuples nomades, déplacées par une violente tornade d'événements survenus en Asie centrale sur le territoire chinois limitrophe et qui les emportèrent vers l'Inde. Ces peuples cependant se redressèrent bientôt et, au début de l'ère chrétienne, fondèrent « un grand empire indo-scythe qui unissait en un vaste empire l'Inde occidentale et l'Afghanistan actuel ainsi qu'une partie de l'Asie centrale. Adoptant en Inde (comme les Grecs avant eux) la culture du pays et la religion bouddhiste, ils assurèrent la diffusion de l'une et de l'autre, non seulement dans le reste de l'empire, mais aussi sur les routes de la Haute-Asie qui menaient en Chine » (Filliozat). Telle était la situation de l'univers indien au temps où se formait l'Empire romain.

Les Grecs qui, en nombre considérable, s'établirent en Inde après l'invasion bactrienne, furent rapidement india-

26. *Hinduism and Buddhism*, 1921, III, p. 443.

nisés. L'étendue de ce processus est attestée par une inscription brāhmī du ^{II}^e siècle avant J.-C., gravée sur un pilier de pierre à Besnagar près de la station de chemin de fer de Bhilsa, en Inde centrale. Voici l'inscription : « Cette colonne *garuda* de Vāsudeva (Vichnou) fut érigée ici par Héliodore, fils de Dion, adorateur de Vichnou (Bhāgvata) et habitant de Taxile, qui est venu comme ambassadeur grec (*Yonadūta*) du grand roi Antialcide auprès du roi Kasiputra Bhāgabhadra, le Sauveur, dans la quatorzième année de son règne prospère. »²⁷ Nous possédons une inscription *karoshthī* du début du ^I^e siècle avant J.-C., gravée sur un vase de Swat par le méridarque grec Théodore qui était bouddhiste et enchâssa quelques reliques du Bouddha²⁸. Dans les grottes de Nasik et de Karla se trouvent de nombreuses inscriptions votives en brahmī faites par des colons grecs qui demeuraient dans les environs. Ménandre, par certains aspects le plus grand des rois indo-grecs, se convertit au bouddhisme grâce au maître bouddhiste Nagasena (180-160 avant J.-C.) et l'ouvrage pâli *Milindapanha* se donne pour un témoignage des dialogues entre le roi et le maître. On voit ainsi les Indo-Grecs embrasser l'hindouisme ou le bouddhisme à mesure de leur ralliement.

Ce second contact avec les Grecs, plus durable que l'épisode éphémère de l'incursion d'Alexandre, fit-il sentir son influence sur la civilisation de l'Inde du nord-ouest ? A l'époque, cette influence n'était probablement pas très grande et l'adoption des religions indiennes par les Grecs renforce cette opinion. Les monnaies de Démétrios sont toutes helléniques, en revanche celles de Ménandre font apparaître un compromis intéressant entre la Grèce et l'Inde. Sagala, la capitale de Ménandre, n'a pas laissé de trace, nous ne pouvons donc savoir dans quelle mesure elle avait adopté le style grec pour son aménagement. Foucher était d'avis que l'idée de représenter Bouddha sous forme humaine dans les sculptures était née chez les Grecs ; cette opinion peut être juste quoique plusieurs savants indiens la refusent et pensent que cette idée fut conçue à Mathura et que les images primitives yaksha de ce centre d'art et d'autres précédaient les statues ultérieures de Bouddha. Ce point de vue peut être exact en

ce qui concerne le style des images indiennes (non-gandhara) de Bouddha mais il ne semble pas infirmer l'opinion de Foucher que l'idée de représenter Bouddha (ou n'importe quelle divinité) sous forme humaine ait été conçue par les Grecs. Les premières sculptures bouddhiques n'indiquent la présence du Maître que par des symboles : arbre bodhi, empreintes de pieds, *stoupa*, etc. Une fois l'idée conçue au nord-ouest, elle a pu facilement parvenir à Mathura par les routes de grand trafic commercial qui reliaient Mathura à Taxile, Peshawar et d'autres lieux en Gandhara. Citons ce que Tarn pense de la question²⁹ : « La civilisation indienne était assez forte pour se maintenir en face de la civilisation grecque, mais non assez forte, semble-t-il, à l'exception du domaine religieux, pour influencer cette dernière comme le fit Babylone ; nous pouvons néanmoins trouver des raisons pour penser que l'Inde fut, des deux, le partenaire dominant. » Et encore : « D'un point de vue général, l'Asiatique prit du Grec essentiellement des choses extérieures, des questions de forme ; à l'exception peut-être d'institutions civiles, il a rarement pris la substance et jamais l'esprit. Car en ce qui concerne l'esprit, l'Asie était tout à fait sûre qu'elle pouvait l'emporter sur les Grecs et elle l'emporta en effet. » Ces remarques trouvent leur confirmation de manière frappante dans les grottes de Sitabanga et de Jogimara des montagnes de Ramgarh, 160 milles au sud de Bénarès. Elles contiennent un curieux théâtre de plein air et un théâtre fermé dont les plans ont été considérés d'inspiration grecque ; des inscriptions du ^{III}^e ou ^{II}^e siècle avant J.-C. portant le nom de Sutanuka, une hétaire, et des aménagements d'une maison de repos pour les comédiennes. Mais le drame indien est indien dans les traits essentiels de son origine et de son esprit et il faut chercher ses racines dans l'ère des védas et des brāhmanas. Des termes comme *Yavanika*, pour rideau, sont une nouvelle preuve que les Indiens empruntaient ailleurs des formes extérieures sans modifier d'aucune manière l'esprit de leurs institutions. L'exception que fait Tarn pour les institutions civiles se trouve justifiée dans la célèbre *Arthashastra* : son auteur, Kautilya, avoue que, pour composer sa grande œuvre, il a consulté non seule-

27. JRAS., 1909, p. 1092 ; RADHAKRISHNAN, *op. cit.*, p. 156.

28. SMITH : *Early History of India*, 1924, p. 255, n. 1.

29. *The Greeks in Bactria and India*, 1938, pp. 375-76 et 67.

ment les anciens traités de son propre pays, mais aussi les coutumes en vigueur à l'époque dans d'autres Etats (hellénistiques)³⁰. Et la haute qualité de la sculpture maurienne dérive peut-être d'éléments grecs aussi bien que d'éléments iraniens.

Grâce au développement de l'Empire romain, les rapports entre l'Inde et l'Occident devinrent beaucoup plus fréquents. Nous nous abstenons de répéter les détails historiques bien connus de ces contacts — ambassades, articles de commerce, etc. Notons pourtant que la *Par Romana* contribua au développement d'une culture cosmopolite au Proche-Orient et au Moyen-Orient. A Antioche, à Palmyre et à Alexandrie, des marchands et des hommes de lettres indiens et grecs se rencontraient librement afin d'échanger des idées. Une monnaie de Ménandré, trouvée avec une autre de Vespasien à Tenby en Pembrokeshire, évoque l'image d'un marchand gréco-romain qui, dans l'intérêt de ses affaires, visitait l'Inde aussi bien que la Grande-Bretagne. D'autres monnaies de l'Inde septentrionale et leurs imitations ont été découvertes en Scandinavie et le commerce de l'Orient a laissé ses traces le long de l'Oxus jusqu'à la mer Caspienne³¹. Alexandrie était la deuxième ville de l'empire. « Les bateaux marchands de la moitié du monde antique s'amarraient le long de ses quais, et des savants venant des quatre coins du monde s'y rencontraient et discutaient dans le Musée, utilisant les vastes ressources littéraires de ses grandes bibliothèques. Ils n'avaient pas le mépris du « barbare » des anciens Etats-cités grecs et une grande partie de la population, les Athéniens par exemple, ne passaient leur temps à rien d'autre qu'à raconter ou à écouter quelque chose de nouveau... » Le *Milinda Panta* mentionne Alexandrie comme un des lieux où les marchands indiens venaient régulièrement et Dion Chrysostome faisant, sous le règne de Trajan (98-117 après J.-C.), une conférence à Alexandrie, dit : « Je vois parmi vous non seulement des Grecs et des Italiens, des Syriens, des Libyens, des Siciliens et des hommes habitant plus loin encore, mais aussi des Ethiopiens et des

30. Cf. ROSTOVITZ : *Social and Economic History of the Hellenistic World*, 1941, pp. 550-551.

31. MARMINGTON : *The Commerce between the Roman Empire and India*, 1928, p. 302. Cet ouvrage ainsi que *Intercourse*, de RAWLINSON, sont les meilleures études d'ensemble sur la question.

Arabes, des Bactriens, des Scythes, des Persans et quelques Indiens qui sont parmi les spectateurs et résident ici en permanence ! »

Il en résulte que la philosophie indienne fut reconnue de plus en plus dans les écoles helléniques d'Asie mineure et d'Egypte. Apollonius de Tyane (vers 50 après J.-C.), gnostique célèbre et marchand de miracles, alla à Taxile pour étudier avec des précepteurs brahmanes. Bardésane le Babylonien (né en 155 après J.-C.), un maître gnostique bien connu, apprit de nombreux faits curieux sur l'Inde par une ambassade indienne qui vint en Syrie sous le règne d'Héliogabale (218-222 après J.-C.) ; il dut beaucoup au gymnosophe indien Dandamis qui accompagnait l'ambassade et avait de grandes connaissances concernant les brahmanes et les bouddhistes, leur discipline et leur mode de vie. Bardésane décrivit dans ses détails authentiques la vie dans un monastère bouddhique, ainsi que la visite d'un temple dans une grotte de l'Inde occidentale, où se trouvait une image de *Ardhanarisvara*, c'est-à-dire Çiva sous sa forme androgyne. L'ouvrage de Bardésane sur les gymnosophistes indiens est perdu ; cependant deux fragments précieux d'une certaine longueur ont été préservés par Porphyre (233-305 après J.-C.) et Stobée (vers 500 après J.-C.)³². Clément d'Alexandrie (150-218 après J.-C.) connaissait le bouddhisme ; il mentionne souvent la présence de bouddhistes à Alexandrie et déclare que « les Grecs ont volé leur philosophie aux barbares ». C'est le premier écrivain grec qui se réfère nommément à Bouddha : « Il existe des Indiens qui suivent les commandements de Boutta que, par suite d'une vénération excessive, ils ont élevé au rang d'un dieu. » Il sait que les bouddhistes croient à la métempsycose et qu'ils « adorent une sorte de pyramide (*stoupa*) sous laquelle ils pensaient qu'étaient enterrés les ossements de quelque divinité ». A l'encontre d'autres écrivains qui les confondent, Clément distingue clairement entre bouddhistes et brahmanes. « Archélaos de Carrah (278 après J.-C.) et saint Jérôme (340 après J.-C.) mentionnent tous deux le nom de Bouddha et racontent la légende de sa naissance d'une vierge. L'histoire de Bouddha pénétra peu à peu en Occident jusqu'à ce que, par une coïncidence pratiquement

32. Mc GRINDLE : *Ancient India*, 1901, pp. 119-74.

sans pareille dans la littérature, Jean de Damas la racontât, au VIII^e siècle, comme la vie d'un saint chrétien. Le Bodhisattva Gautama entra dans l'église chrétienne sous l'apparence de saint Josaphat et fut inclus dans le Martyrologe de Grégoire XIII (1582). »³³

Les Thérapeutes ou Moines contemplatifs d'Égypte dont parle avec ferveur Philon (20 après J.-C.) et qui se vouent à une vie ascétique, à la mortification du corps et à la contemplation pure, avaient certainement subi l'influence de la pensée hindoue et bouddhiste. Leur nom ressemble à Thera-putta, ce qui pourrait être un mot pali et signifier « groupe de Theras »; Theras ou Sthaviras (Skt) était une des célèbres écoles du bouddhisme naissant. Philon donna à Alexandrie une nouvelle interprétation de textes judaïques en considérant la doctrine du *logos* comme leur élément central et déterminant. Nous avons indiqué plus haut les ramifications antérieures et ultérieures de cette doctrine.

Le gnosticisme était un effort conscient en vue de fondre ensemble des éléments de pensée grecs et hindous auxquels vint s'ajouter plus tard le christianisme. C'était un système syncrétique qui fut élaboré bien avant l'ère chrétienne, quoique le christianisme tendit à le considérer comme une hérésie. Il présentait beaucoup de traits communs avec les *Upanichads* et la tradition grecque en Grèce. La gnose ne représente pas une façon de comprendre intellectuellement, mais bien plutôt de voir Dieu, une sagesse ésotérique, une vision béatifique, une illumination — qu'on l'appelle comme on voudra. Sans nous occuper des détails de ce système, citons la définition concise et expressive que Kennedy a donnée du gnosticisme par rapport à la pensée indienne : « Le gnosticisme n'est pas de l'hellénisme pur, comme pensent certains, il est plutôt de l'orientalisme pur sous un masque hellénique. »³⁴ Basilide, le grand maître gnostique contemporain d'Hadrien (117-138 après J.-C.), a définitivement introduit la pensée hindoue et bouddhique dans la structure du christianisme. Comme Bouddha, il est pessimiste. « La souffrance et la crainte sont inséparablement liées aux choses humaines. » Il croyait fermement à la transmigration des âmes et au

Karma; sa théorie de la personnalité a de fortes affinités bouddhiques : « l'âme est dépourvue de qualités, mais les passions, comme les *skandhas* bouddhiques, s'attachent à elle en tant qu'appendices ou « parasites ». Dieu est indéfinissable, presque inexistant et la divine entité de Jésus n'est entrée au *nirvana* qu'à sa mort. » Basilide voyait dans le christianisme l'élément essentiel de son système; cependant son interprétation est profondément bouddhiste. Citons encore Kennedy : « Toutes choses portent en elles-mêmes leur propre loi d'existence; la souffrance est inhérente à la vie, la réincarnation est le résultat d'actions antérieures et la métempsychose gouverne les humains avec une justice inflexible et une nécessité de fer. L'office de Jésus est celui de Bouddha; seuls les élus sont sauvés et la masse de l'humanité se contente de renaître... C'est du bouddhisme pur et simple, tant par ses idées maîtresses que par sa psychologie et sa métaphysique. »

Plotin, fondateur de l'école néo-platonicienne, désira vivement étudier la philosophie indienne; en 242, il accompagna l'expédition de Gordien contre Sapor, roi de Perse, dans l'espoir d'un contact personnel avec quelqu'un qui fût capable de l'éclairer. Le néo-platonisme a une forte parenté avec les doctrines indiennes du Vedanta et du Yoga. Plotin emprunte un mode de pensée véritablement indien pour décrire la manière par laquelle l'individu se fond dans l'âme universelle : « Les âmes qui sont pures et qui ne sont plus attirées par le corporel cesseront de dépendre du corps. Ainsi détachées, elles entreront dans le monde de l'Etre et de la Réalité. » Comme le bouddhisme, le néo-platonisme interdit les sacrifices d'animaux et les nourritures d'origine animale. On peut dire que c'est dans le néo-platonisme que fut atteint le point culminant du syncrétisme des religions nées des conquêtes d'Alexandre et de la fondation de l'Empire romain. Porphyre (230-300) vulgarisa l'enseignement de Plotin. Pour lui, le but essentiel de la philosophie, comme dans toutes les doctrines indiennes, est le salut de l'âme et il recommande un ascétisme rigoureux afin d'y parvenir. Quelques années avant que Plotin, en 245, s'établît à Rome, Hippolyte, évêque d'Ostie (230), dans son ouvrage *Philosophumena* ou *Réfutation de toutes les hérésies*, donna un bref aperçu de l'enseignement des brahmanes qui habitaient sur les bords du Tagabena (Tungabhadra) au Deccan, et ce

33. RAWLINSON : *op. cit.*, p. 142.

34. « *Buddhist Gnosticism* », *JRAS.*, 1902, p. 383.

compte rendu concorde parfaitement avec les doctrines des *Upanichads*. Ceci est un exemple remarquable de véritables contacts et de connaissances réciproques précises au III^e siècle de notre ère, dont les données connues ne suffisent cependant pas encore à déterminer la nature et les circonstances. Filliozat constate à juste titre : « La vogue des savants orientaux et particulièrement indiens dans l'Empire romain n'est pas pur snobisme; elle correspond à l'acquisition historique de connaissances diverses véhiculées par des voies nombreuses mais tout à fait déterminées et que nous savons avoir été très régulières. » Il semble inutile de démontrer l'influence de la pensée de l'Inde sur d'autres néo-platoniciens et sur les premiers auteurs chrétiens tels que Denys l'Aréopagite, Clément, Origène et même Augustin³⁵. Athanase (et le Concile de Nicée) ont sevré l'Eglise de ses traditions de tolérance et de recherche scientifique, de Clément et d'Origène.

Arrêtons-nous un instant à l'action qu'exerçaient sur la civilisation de l'Inde les contacts avec l'Occident. Grâce à la paix qui régnait dans l'Empire romain, le christianisme naissant rencontra, dans les marchés et les académies en Asie et en Egypte, un bouddhisme pleinement développé; l'ancienne doctrine perse de Zoroastre ainsi que le paganisme polythéiste des divers pays environnants influencèrent les deux religions et contribuèrent à leur transformation. Les idées nouvelles qui, dans cette atmosphère, occupaient le premier plan, jouèrent un rôle considérable dans les grands changements qui convertirent le bouddhisme du Hinayana en celui du Mahayana où « la vénération du Maître mort se mue en l'adoration du Sauveur vivant ». L'empire Kushana, particulièrement à l'époque de Kanishka — époque à laquelle se tint un grand concile bouddhique — eut sa part d'influence et le cours du règne de Kanishka reflète l'action de forces contribuant à l'accélération d'un processus qui avait commencé longtemps auparavant. La sculpture bouddhique de l'époque Kushana appartient pour sa plus grande partie à l'école de Gandhara : nous avons déjà parlé de l'origine des statues de Bouddha. « L'extension vers l'est des frontières de l'Empire romain sous les règnes de Trajan

35. Pour Hippolyte, cf. Fullozat, *op. cit.*, pp. 27-28; pour les autres, Radhakrishnan, *op. cit.*, p. 219.

et d'Hadrien (98-138 après J.-C.) favorisa la diffusion d'idées et de formes artistiques helléniques en Inde et en d'autres pays d'Asie. Les artistes indo-grecs puisèrent leur inspiration dans les écoles d'Alexandrie, de Pergame, d'Ephèse et d'autres villes de l'Asie mineure plutôt que, dans les ouvrages d'artistes grecs plus anciens. Autrement dit, le style Gandhara est gréco-romain et se fonde sur l'art cosmopolite de l'Asie mineure et de l'Empire romain tel qu'il a été exercé au cours des trois premiers siècles de l'ère chrétienne.³⁶ Le reliquaire d'Agésilas, surveillant de travaux au *vihara* de Kanishka à Peshawar, a la forme d'un coffret à bijoux de dame grecque, malgré l'exécution grossière et maladroite des figures³⁷.

La monnaie de Kushana ressemblait fort aux *aurei* des Césars et ne leur était guère inférieure quant au poids et à la beauté; le plus souvent, elle était frappée dans le métal de monnaies romaines importées et fondues à cet effet. Parmi d'autres titres, les empereurs de Kushana adoptèrent celui de César. Dans l'Inde péninsulaire, d'autre part, les *aurei* romains circulaient comme monnaie ordinaire, un peu comme le souverain britannique y devint monnaie courante au siècle dernier. Il ne faut pas conclure des inscriptions en grec que portent les monnaies de Kanishka et de ses successeurs, qu'il existait une connaissance générale de l'alphabet grec; nous les devons peut-être au simple fait que c'est en caractères grecs que la langue fut transcrite pour la première fois.

« Les premières connaissances médicales telles qu'elles ont été présentées par Charaka, le médecin de Kanishka, ont été supposées que les ouvrages d'Hippocrate ne lui étaient pas totalement étrangers, cependant les preuves ne semblent pas convaincantes » (Smith)³⁸.

Le commerce maritime entre l'Inde méridionale et l'Europe atteignit une importance considérable au cours des deux premiers siècles après J.-C.; des sujets romains vivaient à Muziris, Kaveripattinam et dans d'autres villes portuaires. Dans les capitales des Etats tamils, on employait des soldats et des policiers romains pour garder les palais et faire des rondes de nuit dans les rues des

36. Smith : *The Oxford History of India*, 3^e éd. 1958, pp. 154-155.

37. Marshall, dans *JRAS.*, 1909, pp. 1060 sq.

38. *Op. cit.*, p. 159.

villes³⁹. Les résultats de certaines fouilles intéressantes des dernières années montrent l'étendue et la nature de ces contacts de manière concrète et irréfutable. Nous avons d'abord la statuette en ivoire finement sculptée d'une femme nue avec ses deux suivantes, trouvée en Italie dans les ruines de Pompéi, en 1938; c'était peut-être la poignée d'un miroir. Le travail, les détails, l'ornementation sont indubitablement indiens; cet objet a dû arriver en Italie avant 79 après J.-C., date à laquelle Pompéi fut détruite à la suite d'une éruption du Vésuve⁴⁰. Il y a ensuite la découverte, en 1945, d'un comptoir indo-romain dans une région près de Pondichéry, le Poduke de Ptolémée, qui nous a livré des terres cuites romaines appartenant, de manière certaine, aux premiers siècles avant et après J.-C., notamment deux vases à anses, ou amphores, caractéristiques du commerce méditerranéen de vins de l'époque, ainsi que des lampes et des articles en verre romains⁴¹. Ajoutons que des objets en provenance de Syrie et datant à peu près de la même époque ont été trouvés à Bégam (Kapis), au sud de l'Hindou-Kouch, et qu'une monnaie d'or du règne d'Antonin le Pieux (138-161 après J.-C.) a été découverte en même temps qu'une image de Bouddha de l'école d'Amaravati de la même époque au cours des fouilles d'Oc Eo, au Cambodge. L'existence de rapports indo-romains établis par voies de terre et de mer pourrait-elle trouver des preuves plus convaincantes ?

Une des grandes époques historiques ultérieures en Inde est couramment connue comme l'ère des Goupta, bien que l'empire Goupta, même au moment de sa plus grande étendue, fût limité à une partie seulement de l'Inde septentrionale. Cette période, qui s'étend environ du IV^e au VII^e ou VIII^e siècle après J.-C., fut l'époque classique de la civilisation indienne; la littérature et les arts étaient alors à leur apogée et les contacts pris de tous les côtés avec l'extérieur ne furent jamais ni plus amples ni plus intenses. Lorsque Chandragoupta II, à la fin du IV^e siècle, renversa les Grands Satrapes du Goudjerate (Muhaksha-

39. Pour plus de détails, cf. K.A.N. SASTRI : *History of South India*, 1957.

40. VOGEL dans *Annual Bibliography of Indian Archaeology*, 1938, pp. 1-5.

41. *Ancient India*, juillet 1946, pp. 17-124.

trapa), non seulement les dernières traces d'un règne étranger sur le sol indien disparurent, mais les provinces du Gange s'ouvrirent à d'intenses contacts maritimes avec les pays occidentaux. Dans ses écrits du début du XI^e siècle, Alberuni parle des grands penseurs et écrivains de cette époque comme des meilleurs représentants de la vaste culture humaniste de l'Inde ancienne; culture qui, de son temps, avait revêtu un caractère quelque peu exclusif et intolérant; il considère que l'empressement de ces auteurs à reconnaître le mérite des penseurs *yavanas* (grecs) était un signe de leur véritable supériorité culturelle. Les mathématiques et l'astronomie firent de grands progrès, profitant des écrits grecs sur ces sujets. Le plus célèbre et le plus original parmi les écrivains indiens d'alors était Aryabhata (né en 476 après J.-C.) qui inventa le système décimal pour la notation des nombres, exprimant par leur position les dizaines, les centaines, etc., et qui institua un signe particulier pour le zéro, « peut-être le plus important legs de connaissance pratique que l'Inde ait fait au monde » (Smith). Varahamihira, le grand écrivain de l'époque suivante, possédait de profondes connaissances en matière de sciences grecques et introduisit de nombreux termes techniques empruntés à l'astronomie grecque. « Les fresques d'Ajanta attestent les relations entre l'Inde occidentale et la Perse au début du VII^e siècle. Mention est faite des missions envoyées aux empereurs romains en 336, 361 et 530 après J.-C. Les monnaies constituent des preuves irréfutables d'une influence romaine réelle et le terme *dinara*, le *denarius* latin, était couramment employé pour désigner une pièce d'or » (Smith). Certains savants croient discerner l'influence subtile du goût grec dans le style des sculptures et des productions dramatiques indiennes de cette époque, d'autres nourrissent des doutes à ce sujet. Kosmas Indilopleuste, un moine qui vivait au VI^e siècle après J.-C., fut le dernier voyageur occidental de l'Antiquité à visiter l'Inde.

L'existence, dans la vallée de l'Euphrate supérieur, d'une colonie indienne et sa destruction par les chrétiens au début du IV^e siècle est attestée par Zénob, auteur syrien. Il mentionne des temples hindous construits par des Indiens qui s'étaient établis dans le canton de Taron à l'ouest du lac de Van déjà au II^e siècle. Vers 304 après J.-C., saint Grégoire les atteignit et, malgré la résistance

héroïque que lui opposèrent les Indiens, il les battit et détruisit les images des dieux de ces temples, hautes de douze coudées⁴². Sévère Sebokht, maître et évêque titulaire d'un monastère au bord de l'Euphrate en 662 après J.-C., défendit les Syriens contre l'arrogance grecque en citant en exemple les Hindous; il énumère : « ... leurs découvertes subtiles dans le domaine de la science de l'astronomie, découvertes plus ingénieuses que celles des Grecs et des Babyloniens, leurs précieuses méthodes de calcul et leur procédé d'évaluation qui défie toute description; je me bornerai à dire que cette évaluation est exécutée à l'aide de neuf signes. Si ceux qui croient avoir atteint la limite de la science parce qu'ils parlent le grec savaient ces choses, ils seraient convaincus que d'autres aussi savent quelque chose. »⁴³

K. A. NILAKANTA SASTRI.

(Madras.)

Traduit de l'anglais par Mme Anne-Elisabeth Leroy.

42. *JRAS.*, 1904, p. 369.

43. D. E. SMITH : *History of Mathematics*, 1923. vol. I, pp. 166-167.

VERS UN ÉLARGISSEMENT DE LA NOTION DE CAUSALITÉ

par

MILIC CAPEK

I

LES ORIGINES DU DÉTERMINISME CLASSIQUE

Si l'on veut parler de l'élargissement de l'idée de causalité, il faut d'abord préciser la signification exacte du concept dont la modification est maintenant envisagée par nombre de philosophes et de savants contemporains. Pour éclaircir le concept classique de causalité, il est presque impossible de ne pas l'approcher du point de vue génétique; sans une perspective historique, on ne comprend que très peu le contenu des concepts classiques par lesquels la tradition, philosophique aussi bien que scientifique, s'est constituée. En montrant les racines profondes et tenaces de notre croyance dans le déterminisme rigoureux, on comprendra mieux certaines résistances qui s'opposent aujourd'hui à toute tentative de l'assouplir.

On n'exagère pas en disant que la croyance dans le déterminisme strict est presque aussi vieille que la pensée occidentale elle-même. Sans parler de la croyance mythique en la Destinée impersonnelle à laquelle même les dieux sont soumis, on trouve la première formulation précise du déterminisme chez Démocrite quand il écrit : « Par la nécessité toutes les choses sont déterminées, soit celles qui ont été, soit celles qui sont, soit celles qui vont

nus nécessaires, à défaut du bonheur et de la joie qu'il ne trouve plus dans le travail. C'est dans un effort individuel de culture personnelle qu'il pourra retrouver les possibilités d'expression dont il se trouve aujourd'hui privé. Mais il faut lui montrer ces possibilités, lui donner des rudiments d'initiation aux diverses formes de culture, afin de lui permettre de choisir celles qui répondent à son tempérament propre et l'aideront à redevenir un homme complet.

Car c'est là le problème fondamental auquel il faut finalement en revenir. Si l'automatisation a dépouillé le travailleur des prérogatives qu'il possédait autrefois lorsqu'il exerçait un métier complet, elle doit en contrepartie lui restituer son rôle dans la vie sociale. L'erreur du passé a été non pas de spécialiser les hommes dans leur travail — c'est une tendance à laquelle on ne pouvait se soustraire — mais de spécialiser et de cloisonner le genre de vie en fonction du travail. Le souci général aujourd'hui doit être de préparer l'homme à toutes ses tâches : non plus seulement à sa tâche de travailleur, par la formation professionnelle, mais aussi à sa tâche de consommateur par une éducation familiale et ménagère, à son rôle de possesseur de biens durables par une formation économique, à son rôle de citoyen par l'éducation civique et sociale, à l'exercice de ses facultés d'homme cultivé par l'entraînement à la pensée et par l'expression de cette pensée. Travailleur, consommateur, propriétaire, citoyen, intellectuel, c'est toujours du même homme qu'il s'agit. Tout homme doit être tout cela à la fois pour être pleinement homme. Et c'est à tous ces aspects de la vie qu'il faut s'efforcer de redonner accès à chacun. L'automation, par l'effort qu'elle réclame, par la richesse qu'elle peut donner et par le loisir qu'elle promet à l'homme, est l'occasion unique, pour la société, d'opérer cette saine remise en place des valeurs. Il importe qu'elle ne la laisse pas échapper.

Robert CAUSSIN.
(Bruxelles.)

NOTES BIO-BIBLIOGRAPHIQUES

DES COLLABORATEURS DU NUMÉRO 28

José ORTEGA Y GASSET : né à Madrid en 1883; mort en 1955. Etudes au Collège des Jésuites de Malaga; licence de philosophie et lettres à l'Université de Madrid, 1898-1902; doctorat en 1904 avec une thèse sur *Les Terreurs de l'An mil (Critique d'une Légende)*; études aux universités de Leipzig, Berlin et Marbourg, 1905-1907; disciple des philosophes néo-kantiens; maître de conférence de métaphysique à l'Université de Madrid, 1910-1936; dès 1902, collabore à de nombreuses revues; à partir de 1914 sont publiés ses différents livres qui ont une importance de premier plan sur la vie intellectuelle en Espagne et à l'étranger; fonde la *Revista de Occidente* en 1923; de 1936 à 1945, réside en France, aux Pays-Bas, en Argentine et au Portugal; en 1945, s'établit définitivement en Espagne; en 1948, fonde à Madrid un Institut des Humanités. Œuvres : *Œuvres complètes* (en six volumes), Madrid, 1946-1947; *Meditaciones del Quijote*, 1914; *El Espectador*, 1916-1943; *España invencible*, 1921; *La Deshumanización del Arte e Ideas sobre la Novela*, 1925; *La Rebelión de las Masas*, 1930; *Ensimismamiento y Alteración*; *Meditación de la Técnica*, 1939; citons parmi ses œuvres posthumes : *El Hombre y la Gente*; *La Idea de Principio en Leibniz*; *Qué es Filosofía?*

Charles KERENYI : né en 1897 à Temesvár, Hongrie (aujourd'hui : Timişoara, Roumanie). Ancien professeur de philologie classique à plusieurs universités hongroises. Etabli depuis 1943 à Ascona, en Suisse. Publications : *Die griechisch-orientalische Romanliteratur in religionsgeschichtlicher Beleuchtung*, Tübingen, 1927; *Apollon*, 3^e éd., Düsseldorf, 1953; *Die antike Religion*, 3^e éd., Düsseldorf, 1952, 2^e éd. italienne, 1951; *Niobe*, Zürich, 1949; *Miti e Misteri*, Turin, 1950; *Die Mythologie der Griechen*, 2^e éd., Zürich, 1951, éd. anglo-américaine, 1951, éd. italienne, 1951, éd. française, 1952, éd. suédoise, 1955; *Töchter der Sonne*, Zürich, 1944, éd. italienne, 1949; *Der göttliche Arzt*, 2^e éd. Darmstadt, 1956; *Pythagoras und Orpheus*, 3^e éd. Zürich, 1950; *Labyrinth-Studien*, 2^e éd. Zürich, 1950; *Das Aegäische Fest*, 3^e éd. Wiesbaden, 1950; *Hermes der Seelenführer*, Zürich, 1944; *Die Geburt der Helena*, Zürich, 1945; *Prometheus*, Zürich, 1946; *Die Jungfrau und Mutter der griechischen Religion*, Zürich, 1952; *Stunden in Griechenland*, Zürich, 1952; *Unwillkürliche Kunstreisen*, Zürich, 1954, éd. suédoise, 1957; *Geistiger Wey Europas*, Zürich, 1955; *Umgang mit Göttlichem*, Göttingen, 1955; avec C.G. Jung : *Einführung in das Wesen der Mythologie*, 4^e éd. Zürich, 1951, éd. italienne, 1948, éd. américaine, 1949, éd. anglaise, 1951, éd. française, 1953; etc.

K. A. NILAKANTA SASTRI : M. A. du Christian College de Madras, 1913; maître de conférence, 1913-1918; successivement professeur d'histoire et d'archéologie indiennes et d'indologie aux universités de Bénarès, de Madras et de Mysore, 1918-1956; président, en 1946, du Congrès d'histoire indienne, à Patna et, en 1951, de la Conférence de l'Inde orientale à Lucknow; depuis 1957, directeur de l'*Institute of Tradi-*

tional Cultures, à l'Université de Madras; 1959, *Visiting Professor* à l'Université de Chicago; membre du Comité permanent d'Indologie constitué en 1953 comme conseiller du Gouvernement de l'Inde (Ministère de l'Éducation); membre de l'École française d'Extrême-Orient; de la *Royal Asiatic Society*; délégué de l'Inde au Colloque international sur l'histoire des relations culturelles Orient-Occident, Tokyo, 1957, etc. sur l'histoire des relations culturelles Orient-Occident, 1929; *Studies in Chola Principalities* publications; *Pandyan Kingdom*, 1929; *Studies in Chola History and Administration*, 1933; *History of India* (3 volumes), 1952-1953; *Foreign Notices of South India*, 1941; *History of South India*, 1955; *Historical Method in Relation to South Indian History*, 1941; directeur de publication du volume II de *A Comprehensive History of India*; *Maurgas and Sattanahans* et de *Age of the Nandas and Maurgas*; nombreux articles dans des revues savantes.

Mlle CAPEK : née en Bohême, en 1909; études de philosophie et de sciences à l'Université de Prague (Dr. phil., 1935); puis à la Sorbonne, 1940, et à Chicago, en 1941; professeur au Carleton College, U.S.A., depuis 1948. Publications : Thèse sur Bergson : *Les Tendances de la Physique contemporaine*, 1938; nombreux articles dans des revues américaines et françaises : *The Philosophical Review*, *Journal of History of Ideas*, *Philosophical and Phenomenological Research*, *The Review of Metaphysics*, *The Review of Philosophy of Science*, *La Revue de Philosophie*, *Revue de Métaphysique et de Morale*, *Bulletin de la Société française de Philosophie*, etc.

Alfred METRAUX : d'origine suisse; sa carrière a été consacrée à l'étude des Indiens de l'Amérique du Sud; créa très jeune un Institut de recherches ethnographiques dans le nord de l'Argentine, ce qui lui permit de connaître intimement les Indiens des forêts du Chaco et des hauts plateaux andins; en 1935, mission ethnographique et archéologique à l'île de Paques; après avoir été attaché au *Bishop Museum* d'Honolulu (Hawaï), il fut appelé à donner des cours à l'Université de Californie et à l'Université Yale; en qualité de directeur adjoint de l'*Institute of Social Anthropology*, il fut pendant plusieurs années membre de la *Smithsonian Institution*, à Washington; en 1946, directeur de la section « Études et recherches » du département des affaires sociales à l'O.N.U.; sous les auspices de l'Unesco, a dirigé pendant deux ans une vaste enquête anthropologique dans la vallée de Marbial, en Haïti; au cours de ce séjour, il a pu compléter des recherches antérieures sur les cultes vaudous; nombreux travaux sur les Indiens de l'Amérique du Sud; deux ouvrages sur l'île de Paques et plusieurs études sur l'ethnographie haïtienne.

Robert CAUSSIN : né en 1899, à Binche, Belgique; diplômé de l'École supérieure de commerce de Lyon et licencié en sciences commerciales et financières de l'Institut des Sciences économiques appliquées de l'Université de Louvain; après une dizaine d'années d'activité dans l'industrie automobile et l'industrie des carrières, appelé à diriger le Comité national belge de l'organisation scientifique; secrétaire général du Comité international de l'organisation scientifique de 1938 à 1947; en même temps chargé d'enseignement à l'Université de Louvain, à l'Institut supérieur commercial et consulaire de Mons, à l'École d'ergologie de Bruxelles et à l'École régionale d'organisation scientifique du travail de Lille; nombreuses conférences en Belgique et à l'étranger. Principales publications : *Les Principes de la Distribution*, 1934; *La Statistique et l'étude de la Distribution en Belgique*, 1936; *Ventes, Frais de Vente et Bénéfices*, 1937; *Sommaire des Principes d'organisation des Entreprises*, 1944; *Le Contrôle budgétaire, Instrument de Gestion*, 1947; *Les Relations industrielles en Belgique*, 1958, etc.; a collaboré à de nombreuses revues.

L'IMPRIMERIE MODERNE, MONTROUGE (SEINE). — Dép. lég. : 3^e trim. 1959. N° d'édition : 7080. — N° d'impression : 4651. — Imprimé en France.

Le gérant : Jean d'ORMESSON.

NILAKANTA SASRI

Sur les Contacts entre l'Inde et l'Occident

(Pythagoras is er der door de ideenwereld van India beïnvloed dan door de Egyptenaren zoals Herodotus dacht)

"Diogenes" nr. 28

2^e trim. 1960 en 1961